La ville dans *Les Naufragés de l'intelligence* de Jean-Marie Adiaffi

Espace de prédilection des violences socioculturelles

N'guessan N'GUESSAN

Docteur ès Lettres, République de Cote d'Ivoire

Résumé : *Les Naufragés de l'intelligence* de Jean-Marie Adiaffi évoque la quête du mieux-être de la jeunesse africaine. Eu égard à cette recherche du bonheur, cet article présente la ville comme un espace de prédilection des pratiques socioculturelles déshumanisantes. Ainsi, quelles représentations Adiaffi fait-il de la ville ? Comment l'espace urbain influence-t-il les personnages qui s'y meuvent ? Pour répondre à ces questions, l'analyse part de l'hypothèse que la ville est un univers propice à la dégradation de l'humain. L'étude s'appuiera, selon les besoins, sur la sémiotique de l'espace et la sociocritique. À N'guélé Ahué Manou, la capitale de la république démocratique de Mambo, les violences socioculturelles sont telles qu'elles se manifestent aussi bien dans les quartiers précaires que dans les quartiers huppés. Finalement, les victimes vont dans le village de Gnamiensounankro où elles retrouvent la joie de vivre. Quant aux bourreaux, ils prennent conscience de la valeur de l'être humain, se détournent des violences socioculturelles humiliantes, faisant ainsi de la ville un lieu d'épanouissement et de respect des droits humains.

Mots-clés : Espace, mieux-être, quiétude, village, ville, violences socioculturelles

Introduction

En littérature, l'espace romanesque désigne le cadre d'accomplissement des actions des personnages. Sa construction par l'artiste se fait à coups de mots et de phrases. Dès lors, il fait système à l'intérieur du texte avec les autres instances narratives, donne de la vraisemblance à la fiction et contribue à lui donner une tonalité et une signification propres. Jean Weisgerber note à ce propos :

> l'espace du récit englobe donc des représentations mentales, le milieu physique - illimité en théorie - des songes, des passions et de la pensée, et d'autre part, des sensations et perceptions occasionnées par un monde

> physique dont toute la finitude est d'ordinaire aussi évidente que celle du sujet qui s'y meut (Weisgerber, 1978 :12).

Le présent travail s'inscrit dans cette perspective qui donne à l'espace, une place de choix dans l'élaboration et la signification du texte littéraire. Les termes du sujet l'indiquent clairement, puisqu'il est formulé comme suit : « La ville dans *Les Naufragés de l'intelligence* de Jean-Marie Adiaffi : espace de prédilection de violences socioculturelles ». En d'autres termes, l'espace urbain est le foyer d'observation des pratiques socioculturelles qui gangrènent les sociétés africaines.

Ainsi, quelles représentations cet écrivain fait-il de la ville ? Comment l'espace urbain influence-t-il les personnages qui s'y meuvent ? Comment ces personnages s'organisent-ils pour faire de la ville un cadre d'épanouissement ?

Pour répondre à ces questions, l'analyse part de l'hypothèse que la ville est un univers propice à la dégradation de l'humain. L'objectif de cette réflexion est de motiver les romanciers à sensibiliser les dirigeants africains et la jeunesse à s'abreuver des vertus de l'Afrique authentique et en faire des villes des espaces exempts de violences et paisibles. Cette étude s'appuiera, selon les besoins de l'analyse, sur la sémiotique de l'espace et la sociocritique.

La sémiotique se définit comme la science qui étudie les signes. Plus spécifiquement, la sémiotique de l'espace se fonde sur le principe d'une saturation de l'espace urbain de signifiants qui peuvent être perçus comme porteurs de sens. Pour les théoriciens de la sémiotique de l'espace, notamment, Pierre Boudon, elle est la science qui analyse les

> formes de l'urbain (ou de l'établissement humain en général : villages, campements, territoires de chasse ou de pêche), sans tenir compte des discours qui s'y rapportent, simples commentaires ou initiateurs de ces formes (Boudon, 1977 : 2).

Autrement dit, le texte est considéré comme une réalité autonome et spécifique. Ainsi, la sémiotique de l'espace permettra d'analyser le processus de figuration de la ville comme espace de prédilection des pratiques socioculturelles déshumanisantes.

Selon Claude Duchet, la sociocritique est la « conception de la littérature comme expression d'un social vécu (.) » (Duchet, 1979 :16). Pour lui, la sociocritique se charge de débusquer les traces du social se trouvant dans l'œuvre. Plus récemment, Gérard Gengembre affirmait que la sociocritique analyse « la place occupée dans l'œuvre par les mécanismes socioculturels de productions et de consommation ou la place du social dans le texte » (Gengembre, 1996 : 53). Dans sa démarche, la sociocritique se charge de relever dans le texte les structures socioculturelles et institutionnelles ayant contribué à sa création. Le roman, à l'image de la littérature elle-même, ne peut exister sans assises sociales. Les espaces et les personnages qu'il met en scène entretiennent des rapports plus ou moins étroits avec le contexte social global d'émergence de l'œuvre. Sunday Anozié conclut en ces termes :

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

> La littérature n'apparaît ni ne se développe dans le vide ; elle reçoit son élan, sa forme, sa direction, et même son sujet d'intérêt des forces sociales, politiques et économiques d'une société donnée. La relation entre la littérature créatrice et ces autres forces ne peut être ignorée […] (Anozié, 1970 : 35).

Sous ce volet de la correspondance entre l'œuvre littéraire et la société, la sociocritique permettra de saisir les modes de construction de la ville face aux pratiques socioculturelles humiliantes dans le corpus.

En nous aidant de ces méthodes, notre investigation s'articulera autour de trois axes. Le premier s'intéressera aux dénominations des espaces urbains au regard des violences socioculturelles. Le deuxième examinera les sites occupés par les couches sociales qui peuplent cette ville. La troisième partie, enfin, analysera la conception du village par les victimes des violences urbaines.

1 Noms d'espaces urbains et expression de l'inhumanité

Dans *Les Naufragés de l'intelligence* de Jean-Marie Adiaffi, les toponymes révélateurs des violences socioculturelles accrues dans l'espace urbain sont variés. Certains expriment les infirmités morales ; d'autres l'oppression, la criminalité et la débauche. Mais, vu leur grand nombre, seuls les plus pertinents seront pris en compte.

1.1 Le nom de la ville : métaphore de la déraison ou des infirmités morales

La déraison peut être appréhendée comme le manque de raison ou une folle conduite. Elle transparaît dans le nom de la capitale du récit N'guélè Ahué Manou et par ricochet celui du pays qui est la république démocratique de Mambo. Leurs valeurs sémantiques se dégageront dans la confrontation de leurs signifiants et signifiés.

N'guélè Ahué Manou est un lexème phrastique agni. N'guélè signifie « intelligence ». Ahué signifie « est fini » ou « c'est fini », « A » et « hué » se traduisant respectivement par « est » et « fini ». Quant à Manou, il est composé de « Man », c'est-à-dire « pays, monde ou vie » et de « nou » qui veut dire « dans ». Littéralement, N'guélè Ahué Manou veut dire « l'intelligence est finie dans le pays ou dans la vie ». Son sens se rapproche de celui du pays, « bo » signifiant « détruit » en Agni et en Baoulé. Plusieurs pratiques socioculturelles dégradantes justifient sa dénomination.

Les forces morales et spirituelles installées dans cette ville accordent leur appui à la politique d'oppression. C'est ce que dénonce la jeunesse par la voix de N'da Tê :

> Est venue l'ère de l'esprit critique, le moment de ne plus écouter le charabia des charlatans de la politique politicienne ni celui des hommes de Dieu. […] des hommes de Dieu ! Mais nom de merde ! […] Dieu n'est plus qu'un prétexte commercial […] une marchandise publicitaire à vendre […] pour les pauvres […]. Combien de pasteurs, hommes de Dieu adultérins, foutent la merde, la discorde dans les foyers ? […]. Le bricolage spirituel occidental est pour nous un suicide […] (Adiaffi, 2000 : 55-56).

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

Ce discours met en relief le détournement du message biblique auquel se livrent les hommes de Dieu, complices des hommes politiques, pour exploiter le peuple. Même les religions africaines, à l'instar des religions étrangères, vendent leurs services comme le souligne le narrateur :

> […] nouveau Dieu pluri-religieux : le DIEU-ARGENT. Sa Sainteté ARGENT, son Pontife ARGENT, l'Imam ARGENT, le Vodu ARGENT, le Bosson ARGENT, le Bouddha ARGENT, L'ARGENT-DIEU, créateur de l'homme moderne (Adiaffi, 2000 : 30).

Par ailleurs, des vieillards violent des fillettes quand des fils violent leurs mères. Dans le quotidien Mambo info du 6 et du 15 avril 1998, on peut lire à ce propos : « À 70 ans, il enlève une fillette de 8 ans pour en faire sa femme » (Adiaffi, 2000 : 172), « […] le fils menace sa mère avec un pistolet et la viole […] » (Adiaffi, 2000 : 172).

Les policiers comme le commissaire Guégon qui tentent de traquer les malfrats sont menacés par la hiérarchie. C'est donc à juste titre que le narrateur affirme que « la ville de N'guélè Ahué Manou est devenue folle » (Adiaffi, 2000 : 279). Sa dénomination rime alors avec l'immorale qui a pris le pas sur la morale.

En se prononçant sur cet inconfort moral qui règne dans cette ville, Roger Tro Dého en dégage les effets pervers dont « la dégradation sociale et humaine, la criminalité, les vices et la destruction de toutes les valeurs » (Tro, 2006 : 150) qui se perçoivent également dans les noms de ses quartiers précaires.

1.2 Toponymes et violences des quartiers précaires

Le surpeuplement de la ville de N'guélè Ahué Manou implique des problèmes sociaux tels que le manque de logements, le chômage et le banditisme. Ces déséquilibres sociaux transparaissent dans les noms des quartiers populaires. On citera par exemple Éklomiabla et la Cité Sathanasse ou Sathanasse City en anglais.

Éklomiabla est un lexème agni. Il est composé de « É » qui veut dire « tu », de « klo », c'est-à-dire « aime », de « mia », un dérivé de « mi » désignant « me ou moi » et de « bla » qui signifie « viens ». Littéralement, Éklomiabla veut dire « si tu m'aimes viens ». Par extension, il signifie « si tu m'aimes, viens me sauver ». Ses habitants semblent maintes fois déplacés au gré des autorités politiques. Sa désignation révèle les humiliations subies par les pauvres qui vivent dans des espaces périphériques des villes africaines.

L'expression « Sathanasse » est une anagramme composée de « sa » qui vient de « satan », de « tha » tiré de « Léviathan » et de « nasse » qui est un outil de pêche. Ainsi,Sathanasse se traduit par « la nasse de Satan et de Léviathan ». Littéralement, « la Cité Sathanasse » signifie « la cité de la nasse de Satan et de Léviathan ». C'est la cité du crime, de la peur et de l'horreur. Ce quartier tient son nom de la terreur instaurée par le régime de N'da Tê et le Libanais Kalifa. Ce passage peut nous aider à mieux comprendre sa dénomination :

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

> Très tôt, le quartier fut érigé en commune, une commune commerçante, riche, prospère qui arracha son indépendance […]. Une indépendance obtenue par la force des pistolets, des mitraillettes, des couteaux […] (Adiaffi, 2000 :29).

Ce discours révèle non seulement l'ampleur de la criminalité qui règne dans ce quartier, mais aussi et surtout le laxisme des dirigeants du pays car ceux-ci, au lieu de lutter pour extirper cette terreur, préfèrent plutôt encourager les auteurs en l'érigeant en commune. Dès lors, Adiaffi considère tous les bidonvilles d'Afrique comme des lieux d'insécurité devenus tels, à cause de l'incompétence des systèmes politiques institués en Afrique.

Ces différentes désignations et caractérisations de ces toponymes illustrent bien les signifiés qui leur sont conférés. En plus des noms de quartiers précaires, des noms de non-lieux tels que les rues, les carrefours, les maquis et les boîtes de nuit traduisent aussi les violences socioculturelles.

1.3 Désignations de non-lieux : métaphores de délinquance juvénile

La Cité Sathanasse abrite plusieurs micro-espaces anonymes aux noms également expressifs de la situation sociale dégradante. Il s'agit par exemple de la boite nuit Le Millionnaire et du Carrefour ou triangle des Bermudes.

Est millionnaire celui ou celle dont la fortune s'évalue en million. Littéralement, l'expression « Le Millionnaire » veut dire qu'il faut être financièrement nanti, avant d'y accéder. Le nom de cette boîte de nuit pousse la jeunesse démunie à rêver du pouvoir d'achat et à y accéder à quelque prix que ce soit. L'on convient ainsi avec Jacques Chevrier pour qui, « l'appétit du lucre poussé à son extrême peut même conduire au crime » (Chevrier, 1999 : 77). N'da Tê le confirme en ces termes : « […] une seule attaque et nous voici millionnaires ! » (Adiaffi, 2000 : 53). Ici encore, l'argent décide du bonheur des jeunes et les renvoie immédiatement à la violence comme le soulignent les exemples du Carrefour des Bermudes.

L'expression « Carrefour des Bermudes » est empruntée au triangle des Bermudes, un lieu réputé pour les disparitions mystérieuses de navires et d'avions dans l'Atlantique nord. Le nom de ce carrefour répond également aux accidents et aux disparitions qui y surviennent régulièrement. Les auteurs de ces accidents et disparitions sont les gangsters de la ville de N'guélè Ahué Manou qui usent de la sorcellerie pour atteindre leur but. C'est ce qui leur a permis d'ailleurs de réussir leur hold-up :

> C'est là que le piège de l'accueil était tendu par N'da Tê, sa bande et leurs alliés de l'au-delà. Quand les gendarmes arrivèrent au « Carrefour des Bermudes », ils furent soudainement plongés dans un monde de cauchemar » (Adiaffi, 2000 : 185).

De la sorte, ils remplacent la fourgonnette d'argent que transportaient les gendarmes par une autre fourgonnette semblable.

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

Notre analyse a montré que plusieurs pratiques socioculturelles empêchent le citadin de s'épanouir. C'est pourquoi Adiaffi se sert aussi bien du nom de cet microcosme urbain que ceux de ses quartiers et de leurs micro-espaces pour les traduire éloquemment afin d'atteindre un plus grand public. À l'instar de ces toponymes, la bipolarisation de la capitale expriment également les violences que subissent quotidiennement les populations.

2 Dispositions spatiales urbaines et fractures sociales

Dans *Les Naufragés de l'intelligence,* la ville de N'guélè Ahué Manou a une architecture verticale : les sommets et les bas-fonds. Ces deux dispositions spatiales opposées riment avec les violences socioculturelles qui y règnent car comme le souligne Yves Reuter, « les lieux signifient aussi des étapes de la vie, l'ascension ou la dégradation sociale » (Reuter, 1996 : 57).

2.1 Les sommets : symboles de domination et de surveillance des pauvres

Dans la diégèse, l'occupation des sommets comme lieux de domination du peuple se perçoit à travers le quartier Riviera et les bureaux des chefs de services administratifs.

Riviera est le quartier où logent les dirigeants, les enseignants et les riches de la ville de N'guélè Ahué Manou. Faisant le bilan de sa jeunesse misérable, N'da Tê accuse les enseignants, notamment le vieux professeur de philosophie appelé affectueusement Akunda N'guélè Idéa, Socrate le sage, le défenseur des pauvres, le démocrate, le héros, le Samory, le Soundjata de la pensée.

En effet, il se rend chez lui tout révolté :« Quand il arrive devant la superbe villa hermétiquement close, cadenassée par une haie vive, tout est si paisible, si calme qu'on se croirait dans un cimetière » (Adiaffi, 2000 :306). Les riches en Afrique, à l'image des Occidentaux, préfèrent se retirer du peuple qui fait trop de bruit et vivre avec leur famille nucléaire.

Alors que la jeunesse attend davantage du professeur Akunda comme un éveilleur de conscience, il rejoint les riches au sommet à la Riviera et se tait. En conséquence, cette jeunesse reste dans les soucis et dans la léthargie. Ainsi, après avoir violé sa fille et sa femme, N'da Tê son ancien élève, lui porte un masque et l'interpelle en ces termes : « […] vous avez passé votre vie à enseigner l'erreur, étouffant toute vérité. Vous avez trompé les hommes surtout les jeunes qui ont fait de vous leur idole […] » (Adiaffi, 2000 : 309). Ces actes de violences de N'da Tê montrent que l'utilisation des jeunes à des fins politiques aboutit à l'émergence d'une culture de la violence qui s'exprime quotidiennement dans les villes, les universités, les lycées et collèges et dans les familles. Ainsi, le pouvoir des élèves a remplacé celui des enseignants et parents dans une société où la violence constitue le seul moyen de revendication.

Dans les services administratifs, les chefs hiérarchiques occupent les sommets pendant que les administrés travaillent en bas. Le bureau du directeur de l'hôpital de N'guélè Ahué Manou est illustratif à ce propos. Ayant constaté le retrait frauduleux de la morgue d'un bandit qu'il a tué, le commissaire Guégon s'y rend pour se plaindre :

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

> Furieux, le commissaire grimpe quatre à quatre les escaliers conduisant au sommet de l'Himalaya, au trentième étage où est perché le directeur de l'hôpital. Les directeurs aiment ça, les sommets. Ils ont la maladie du sommet, de l'ascension. Cela leur donne la délicieuse sensation de la puissance céleste, de la divine domination. Et bien entendu l'ascenseur est en panne ! Cela fait également partie des choses normales ici. […] Guégon demande à voir le Directeur. Celui-ci est évidemment invisible. Quant à son adjoint, il est, de toute évidence, absent […] (Adiaffi, 2000 : 163).

La forme hyperbolique « sommet de l'Himalaya », l'Himalaya étant le plus haut sommet du monde et le ton humoristique « Ils ont la maladie du sommet » traduisent non seulement le refus des dirigeants africains de partager le pouvoir avec la majorité qui souffre en bas, mais aussi et surtout le refus d'entendre les gémissements de ces pauvres qui meurent de faim et de maladies. La panne de l'ascenseur prouve qu'elle est faite sciemment par la hiérarchie pour empêcher les malades d'aller solliciter son aide. L'absence du directeur et de son adjoint met également à mal le fonctionnement normal de tout le système de santé à N'guélè Ahué Manou. Ainsi, il n'est pas rare de voir les malades mourir par l'absence du personnel médical. En effet, les sommets symbolisent pour eux la domination dont est victime tout le peuple.

Pour échapper à ce chaos qui s'abat sur eux, les jeunes de N'guélè Ahué Manou vont trouver refuge au sommet des bus. Ils y manifestent en effet leur mécontentement par des jeux de vertige nommés le « Bôrô d'enjaillement » expression malinké-nouchi qui signifie « sac de joie, de bonheur » (Konẽ et Kouamẽ, 2005 : 189) et « La Traversée du guerrier ». Le narrateur en livre des précisions à travers la séquence suivante :

> C'est au sommet des bus en marche que ces jeunes idéalistes désespérés exécutent la danse de la mort, le défi de la mort. Chaque jour, des dizaines d'entre eux meurent en sautant des bus en marche (Adiaffi, 2000 : 33),
>
> Leur deuxième jeu, jeu interdit, jeu de la mort et du risque absolu, c'est la « Traversée du guerrier ». Le héros se bande les yeux, choisit les heures et les lieux des grandes affluences, au milieu des bolides fous lancés à grande vitesse, pour traverser les deux rives du néant, du chaos, du gouffre. Là encore, tous les jours, des cadavres jonchent la chaussée et le trottoir (Adiaffi, 2000 : 33).

À travers ces jeux dangereux et suicidaires, l'on note que la jeunesse africaine d'aujourd'hui n'est plus effrayée par la mort. En effet, elle se profile dans le ciel qu'elle n'atteint jamais, tombe et meurt. Pendant que les riches s'octroient les collines de la ville, les pauvres eux, croupissent dans les bas-fonds sous le poids de la criminalité et de la misère.

2.2 Les bas-fonds : réceptacle des déguerpis et foyer de la criminalité

À N'guélè Ahué Manou, plusieurs quartiers sont dans des bas-fonds. Ceux qui attirent notre attention sont Éklomiabla et Sathanasse City, des espaces péri-urbains qui, selon Mariatou Koné et N'guessan Kouamé, « deviennent les lieux de tous ceux qui n'ont

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

pas encore pu intégrer économiquement et socialement la ville » (Koné et Kouamé, 2005 : 137).

Ces deux quartiers sont pour les désœuvrés et les déguerpis de la ville de N'guélè Ahué Manou des aires d'insécurité. Éklomiabla est un quartier où les habitants meurent de faim et de maladies provoquées par les odeurs nauséabondes des ordures. Malheureusement, les habitants accusent les sorciers d'être responsables des nombreux morts : « […] chaque mort a pour dernier devoir de citoyen solidaire des vivants d'accuser, de désigner, de livrer son sorcier assassin, son bouc émissaire à la vindicte populaire […] » (Adiaffi, 2000 : 21).

À la Cité Sathanasse, la bavure humaine est la même. C'est là que résident N'da Tê et ses camarades. Appelés « justiciers de l'enfer », ils transforment leur échec social en braquages et autres formes de violences. Malheureusement, c'est le peuple innocent qui est encore leur cible. Dans l'extrait qui va suivre, N'da Tê évoque leur premier grand assassinat, celui du riche commerçant Daouda, le bienfaiteur des pauvres :

> Pour réussir le braquage, […] c'est Kalifa qui a mijoté la cuisine au bain-marie. Daouda était venu acheter sa Patrol dans son magasin […]. Il a donné à Kalifa […] toutes les informations concernant son voyage […]. Kalifa voulait, après le braquage, récupérer la Patrol pour la revendre à un ministre […] (Adiaffi, 2000 : 53).

Ce témoignage de N'da Tê révèle l'insécurité économique des commerçants africains, étouffés qu'ils sont par les riches commerçants libanais qui tiennent par tous les moyens à conserver le monopole du commerce.

La Cité Sathanasse abrite plusieurs espaces de vices qui ne vivent véritablement que la nuit. Les plus illustratifs sont la Rue Princesse, le Cul-heureux, le Golgotha, le Millionnaire et le Maharaja. La Rue Princesse est le nom d'une rue empruntée à une célèbre rue d'Abidjan. Le narrateur le confirme parfaitement à travers ces passages :

> La Rue Princesse a ses mystères, ses légendes, ses mythes pour initiés. Entre autres lieux secrets, une monumentale villa inachevée y offre les labyrinthes de ses couloirs : un baisodrôme populaire en plein air, toujours archicomble (Adiaffi, 2000 : 75),
>
> Rue Princesse est une île, un lac miroitant, mirobolant. Et quand le vertige de l'alcool fait chavirer la barque de votre navigation sur le fleuve de la lumière reine, les maisons qui marchent sur des échasses prennent la merveilleuse silhouette, en contre-jour, surréaliste, d'une cité lacustre (Adiaffi, 2000 : 65-66).

On y trouve des êtres qui, fuyant la misère qui s'abat sur eux, se réfugient dans un monde illusoire basé sur la prostitution et la consommation abusive de l'alcool et de la drogue. Au Cul-heureux dont le propriétaire est Kalifa, la situation est pareille. Il profite de la misère des jeunes pour les exploiter en y introduisant l'attrait de l'argent, de l'alcool et de la drogue. Les filles et les employés y travaillent sans repos ni salaire.

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

En effet, tout l'argent recueilli au prix de la débauche lui revient. Malheureusement, cette déshumanisation des jeunes par Kalifa ne trouble le sommeil d'aucun homme politique ni religieux. De fait, Kalifa compte sur les forces de l'ordre et les politiciens de qui il détient son impunité : « Kalifa CFA est le protecteur protégé des douanes, de la police et des gendarmes qui ne sont point fâchés de sa générosité Cfaïque qui arrondit leurs fins de mois » (Adiaffi, 2000 : 29). Ce ton humoristique du narrateur révèle que la corruption est la loi à N'guélè Ahué Manou et partout dans le pays. L'argent apparaît comme un instrument de pouvoir et d'oppression. En ce sens, il garantit l'impunité de tous ceux qui en détiennent. Le maquis Golgotha est situé en bordure de la Rue Princesse. Les démunis de la ville de N'guélè Ahué Manou y viennent pour « calmer » leur « soif ». En effet, ils s'adonnent à la prostitution, à la consommation de la drogue et au banditisme qui sont entre autres des voies de gains facile. Quant au Millionnaire et au Maharaja, ils sont des boîtes de nuit situées en bordure de la Rue Princesse. Ils sont plus évoqués que décrits. Mais leur présence dans ce bas-fond n'est pas fortuite. Chacun y vient pour se prostituer, consommer la drogue et l'alcool. Par conséquent, ceux qui ont le pouvoir d'achat exploitent les pauvres en les attirant par leur fortune. Ces night-clubs constituent ainsi des écoles de délinquance qui perturbent la stabilité sociale. L'espace urbain est donc une jungle que l'individu doit fuir. Il ressemble à la forêt des contes traditionnels africains où les plus forts des animaux écrasent les plus faibles. L'on convient ainsi avec Clément Effoh Ehora quand il affirme que la ville est « le prolongement de l'espace sylvestre des contes anciens ou en est la réduplication » (Ehora, 2004 : 166). Pour s'en sortir, les victimes doivent se rendre dans les villages, notamment à Gnamiensounankro où « les systèmes de connaissance et de représentation qui ont façonné les sociétés ancestrales survivent aux bouleversements provoqués par la pénétration de l'occident dans la vie des africains » (Ela, 1994 : 21).

3 Gnamiensounankro ou le creuset de l'humanisme

Fuyant les vicissitudes de la ville, les victimes vont s'installer à Gnamiensounankro. Le village devient alors un *« espace-refuge »* (Genette, 1966 : 101) qui permet d'éviter les violences socioculturelles qui gangrènent la ville de N'guélè Ahué Manou, un lieu de régénération spirituelle et d'épanouissement.

3.1 Gnamiensounankro : temple de la régénération spirituelle africaine

Gnamiensounankro est un lexème phrastique agni et désigne un village de la République démocratique de Mambo. Il est composé des syntagmes nominaux « Gnamien » qui signifie « Dieu », « sounan » c'est-à-dire « homme, homme généreux » et de « kro » qui signifie « village ou cité ». Littéralement, Gnamiensounankro veut dire « le village de l'homme de Dieu ». Sa dénomination reflète l'union qui règne entre les habitants de ce village. Elle s'oppose alors à N'guélè Ahué Manou et à ses marécages où existe la cruauté. Dans l'extrait qui suit, N'da Kpa le dit si bien :

> Pour nous ici, à GNAMIENSOUNANKRO, à Tanguelan, c'est évident. Le sacré est tout à la fois un facteur primordial de la réalisation individuelle

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

> et un outil de régulation des sociétés. Son oubli et son rejet sont l'une des causes de la violence et de la corruption (Adiaffi, 2000 : 237).

La dynamique argumentative de ce discours de N'da Kpa tourne autour de la paix et de l'amour divin, les seules sources de la quiétude et du bonheur humain. Cela implique qu'à Gnamiensounankro, règnent les qualités divines : l'amour, la sagesse et la justice. C'est cette grande spiritualité qui fait de ses habitants des hommes libres et prospères. On peut alors emprunter les mots de Paul Ginestier pour dire que là-bas, « l'esprit prédomine sur l'épée, le spirituel sur le matériel » (Ginestier, 1987 : 107). En plus de cette spiritualité, ce village est un havre de paix, de sécurité, d'éducation et de formation dont l'Afrique moderne a besoin pour son épanouissement.

3.2 Gnamiensounankro ou la renaissance d'une Afrique moderne

Dans le contexte de notre sujet, on peut définir la renaissance comme une nouvelle manière de vivre en vue d'une Afrique prospère et sans violences. Elle se manifeste dans la vie des habitants de Gnamiensounankro. Ainsi, le narrateur fait le constat suivant :

> Au sommet des montagnes, les nourritures célestes, spirituelles, modernes et leurs instruments. D'abord […] une école efficace, moderne, épanouissante. Des nourritures culturelles […]. Sur le plus haut sommet, on trouve la plus grande bibliothèque du monde […] où tous les savoirs humains seront rassemblés et mis à la disposition de tous. […] sont également érigées les usines, l'industrie, les centres de recherche (Adiaffi, 2000 : 232),
>
> Les huit vallées, quant à elles, sont attribuées aux nourritures terrestres : l'agriculture, mais également les crèches, les maternités, les dispensaires, tout ce que réclame la santé du corps (Adiaffi, 2000 : 232).

À Gnamiensounankro, les montagnes et les vallées se donnent sens mutuellement. Le manque est transformé en plénitude. L'on y a droit à la santé, au logement, à l'emploi, à la nourriture, à la sécurité et à l'éducation montrant ainsi que l'avenir d'un continent repose sur la santé, l'éducation et la formation du peuple, notamment de sa jeunesse. C'est un lieu de de vie meilleure et de purification par excellence. C'est pourquoi, les démunis du monde entier et les individus fuyant les vicissitudes de la vie urbaine y affluent comme l'indique le narrateur :

> On trouve ici des Haïtiens, des Brésiliens, des Antillais, des Afro-américains, et même des disciples de Garvey, le père du panafricanisme. Il y a là des intellectuels, des ingénieurs, des professeurs, des écrivains, des philosophes, mais aussi des hommes des ghettos, des bidonvilles, des bandits repentis, de jeunes marginaux. Le plus merveilleux est sans doute cette intégration spirituelle, intellectuelle, sociale, réussie des anciens exclus, des paumés, laissés sur les bords de la route tortueuse de la modernité (Adiaffi, 2000 : 214).

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

Cet exode urbain est le pendant des pratiques socioculturelles déshumanisantes qui secouent les villes africaines et afro-américaines. Par opposition à la ville qui détruit l'individu, Gnamiensounankro est un village prospère, un espace qui tient compte des besoins sociaux et se préoccupe de l'intégration sociale de l'ensemble de la population, incluant une réinsertion sociale des citoyens marginalisés. C'est la métonymie d'une Afrique moderne renaissante exempte de violences. Une ancienne prostituée le confirme bien : « La prostitution est une double mort : celle du corps et de l'esprit… Ici, nous avons tous été sauvés par le travail et l'éducation. Nous, les condamnés à mort, avons été acquittés par le tribunal d'un autre destin » (Adiaffi, 2000 : 214). Au-delà de l'éducation, le travail devient une donnée principielle, inhérente à l'existence humaine.

De passage à Gnamiensounankro pour aller passer les vacances à Bettié, Guégon est également édifié par N'da Kpa, le porte-parole de la prophétesse Akoua Mando Sounan. Nommé ministre de la sécurité, il fait adopter aussitôt le « Programme d'Ajustement Religieux, Spirituel et Scientifique » (Adiaffi, 2000 : 317) de Gnamiensounankro dont l'Homme est le centre d'intérêt, au conseil des ministres, montrant ainsi que la police à elle seule est incapable de combattre la corruption, le banditisme et les violences socioculturelles de toutes sortes qui gangrènent les villes africaines. Au dénouement, tous les habitants de la ville retrouvent l'espoir car il met fin à toutes ces pratiques déshumanisantes. Ainsi, on peut lire :

> Allez plutôt annoncer au monde entier la victoire de la prophétesse AKOUA MANDO SOUNAN, la victoire des forces de la lumière du Bien et de la Science, la victoire de N'da Kpa, la victoire de Guégon, le Bien, sur N'da Tê, le Mal et Kalifa Dollar, le gangster(Adiaffi, 2000 :325).

Jean-Marie Adiaffi entend bâtir ainsi une société moderne fondée sur la spiritualité africaine. Sa typologie et sa vision de la ville sont respectivement africaine et optimiste. Il livre également à travers Gnamiensounankro, son projet de société. Selon lui, c'est par les valeurs d'humanisme retrouvées que les africains, notamment les jeunes peuvent aspirer à une organisation sociale juste et favorable à l'intégration de tous. Senghor écrit à cet effet :

> L'Afrique n'est pas en retard partout. En tout cas, si nous voulons être efficaces, pour avancer en bâtissant progressivement notre avenir, il nous faut penser et agir de nous-mêmes et pour nous-mêmes, en nous appuyant sur les vertus africaines (Senghor, 1975 : 14).

Conclusion

En définitive, il convient de noter que la représentation de la ville dans *Les Naufragés de l'intelligence* a un langage. Les villes africaines sont aujourd'hui de véritables foyers de violences socioculturelles. Cette cruauté se traduit aussi bien dans les désignations de la ville que dans sa bipolarisation. Elle répond clairement au commentaire que fait Lilyan Kesterloot en se prononçant sur les villes africaines. Pour lui, les « villes d'Afrique sont de vraies jungles où l'homme perd le sens des valeurs en même temps

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

que le cadre qui en était la garantie » (Kesterloot, 1987 : 212). En effet, Jean-Marie Adiaffi montre comment les violences socioculturelles en milieu urbain finissent par avoir raison de ses habitants, notamment les jeunes en quête de bien-être. Ainsi, il attire à la fois l'attention des instances dirigeantes et de la jeunesse à s'abreuver des vertus de l'Afrique authentique et en faire de la ville africaine un site d'humanisme. Dès lors, *Les Naufragés de l'intelligence* peut s'appréhender comme une œuvre de lutte émancipatrice et de réhabilitation des systèmes de connaissances qui ont fait des sociétés africaines d'antan, des aires sociales d'harmonie et de paix.

Références bibliographiques

Corpus

Adiaffi, Jean-Marie (2000). *Les Naufragés de l'intelligence*. Abidjan : CEDA. **Ouvrages critiques, théoriques et articles**

Anozié, Sunday (1970). *Sociologie du roman africain*. Paris : Aubier.

Boudon, Pierre (1977). « Introduction ». Communications, n°27.

Chevrier, Jacques (1999). *Littérature d'Afrique noire de langue française*. Paris : Nathan.

Ehora Effoh, Clément (2004). « Jeux et enjeux des toponymes dans Silence, on développe de Jean-Marie Adiaffi ». *Revue du groupe d'études linguistiques et littéraires, N° 11*. Saint-Louis : Université Gaston Berger de Saint-Louis.

Ela, Jean-Marc (1994). *Restituer l'histoire aux sociétés africaines*. Paris : L'Harmattan.

Genette, Gérard (1966). *Figures I*. Paris : Seuil.

Gengembre, Gérard (1996). *Les Grands courants de la critique littéraire*. Paris : Seuil.

Ginestier, Paul (1987). *Pour connaître Bachelard*. Paris : Bordas.

Goldenstein, Jean-Pierre (1989). *Pour lire le roman*. Bruxelles-Paris : De Boeck Duculot.

Koné, Mariatou et Kouamé, N'guessan (2005). *Socio-anthropologie de la famille en Afrique. Évolution des modèles en Côte d'Ivoire*. Abidjan : CERAP.

Reuter, Yves (1991). *Introduction à l'analyse du roman*. Paris : Bordas.

Senghor, Léopold Sédar (1975). *Pour une relecture africaine de Marx et d'Engels*. Dakar-Abidjan : NEA.

Tro, Dého Roger (2006). *Création romanesque négro-africaine et ressources de la littérature orale*. Paris : L'Harmattan.

Weisgerber, Jean (1978). *L'Espace romanesque*. Lausanne : L'Âge d'homme.

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628